

duite, et même quelques scélérats, comme on le voit par les faits suivants:

Trois soldats français ayant rencontré un chef iroquois, qui avait beaucoup de pelleteries, l'ennivrèrent et l'assassinèrent.— Quelques précautions qu'ils eussent prises pour cacher leur crime, ils furent découverts et mis en prison. Pendant que leur procès s'instruisait, trois autres Français rencontrèrent six Mahingans qui avaient pour environ mille écus de marchandises: ils les firent aussi boire, et après les avoir massacrés, ils eurent l'effronterie d'aller vendre leur butin, qu'ils voulurent faire passer pour le fruit de leur chasse. Les corps de leurs victimes furent trouvés percés de coups et tout sanglants, et reconnus par des sauvages de leur nation.

Ceux-ci soupçonnèrent d'abord les Iroquois, avec lesquels ils venaient de conclure un traité de paix, et ils se préparaient à en tirer raison, lorsque le bruit se répandit que c'étaient des Français qui avaient fait le coup. Un des trois meurtriers, mécontent des deux autres, en fit confidence à un de ses amis, qui ne lui garda pas le secret: il passa bientôt de bouche en bouche jusqu'aux sauvages; et les deux tribus, qui étaient sur le point de se faire une cruelle guerre, se réunirent contre les Français. Les Mahingans furent les premiers en campagne, et quatre d'entr'eux eurent l'audace d'assiéger en plein jour une maison française. Le maître était absent: les valets se défendirent bien, et deux des sauvages furent tués; mais les deux autres mirent le feu à la maison, et la maîtresse, qui s'y trouvait, y fut brûlée.

Les Iroquois, de leur côté, ne tardèrent pas à être instruits de l'assassinat de leur chef: on leur assura même que deux des assassins avaient été accusés par le troisième d'avoir complotté d'empoisonner tous les gens de leur nation qu'ils rencontreraient. Il n'en fallut pas davantage pour les faire entrer en fureur, et ils résolurent de porter leur ressentiment jusqu'aux dernières extrémités. Il n'y avait pas un moment à perdre pour éviter de se voir replongés dans une guerre qui ne pouvait avoir que des suites fâcheuses; et M. de Courcelles, qui comprit d'abord toute l'importance de cette affaire, partit de suite pour Montréal, où il savait que venaient d'arriver des sauvages de différentes tribus.

Il les assembla, dès qu'il fut débarqué, et leur fit faire, par la bouche du P. Chaumonot, son interprète en cette occasion, un discours énergique sur l'intérêt qu'ils avaient tous de rester unis aux Français. Il se fit ensuite amener les assassins du chef iroquois, et leur fit casser la tête, en présence de l'assemblée. Une justice si prompte désarma les Iroquois. Il promit de traiter de la même manière les assassins des Mahingans, lorsqu'il les aurait en sa puissance. Enfin il dédommagea les deux tribus de ce qui leur avait été enlevé, et l'assemblée se sépara très satisfaite.

Cette affaire ainsi heureusement terminée, il restait à en traiter